



CONCOURS NATIONAL DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION

2021

Thème annuel : « 1940. Entrer en résistance.

Comprendre, refuser, résister »

Script

Générique

Concours national de la Résistance et de la Déportation, édition 2021

« 1940. Entrer en résistance. Comprendre, refuser, résister »

Par les élèves de la 3^e4 du collège Jean Moulin

Avec, par ordre d'apparition, les voix de :

Amir BERGAOUI, Ludivine SIRIEIX, Lexane STEFANOVIC, Moinamaoulida ATHOUMANI, Daniya BEYA CHATTI, Myriem HAMOUDA, Zoé NAZARE, Ethan BOISSY, Zaccaria LOULID, Anne-Élisabeth DA CUNHA-LATHENE, Carla CRISTALLI, Rayane ALI HAMADI, Jonathan STOECKLIN, Dorian NESME, Safa SOUEI, Aliyah SAFI, Muhammedburak BOZKURT, Nizar ZAHIDI IDCHFI, Furkan UNAL et Imrane MAALI.

Ce projet a été réalisé avec l'accompagnement des professeurs : Matthieu DEVIGNE (histoire-géographie) et Christophe PERRIN (Français).

Une production collège Jean Moulin de Villefranche-sur-Saône

Tous droits réservés - mars 2021

Nos témoins

Marc BLOCH, *L'étrange défaite* (1940), Paris, Quarto, Gallimard, 2006



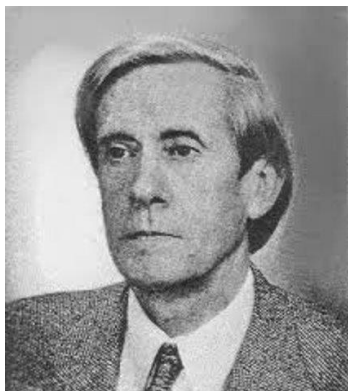
Comprendre, c'est ce à quoi s'efforce Marc Bloch, historien, au lendemain de sa démobilisation, entre juillet et septembre 1940. Dans ce précieux texte qu'est *L'étrange défaite*, il affirme son refus du découragement et du renoncement à la victoire. Plus encore, il exprime une authentique résistance intellectuelle face à l'histoire qui semble se jouer en faveur du triomphe du nazisme en Europe.

Daniel CORDIER, *Alias Caracalla*, Paris, Gallimard, 2004



Daniel Cordier a 19 ans lorsqu'il choisit de s'embarquer pour l'Angleterre dès juin 1940. Celui qui allait être renvoyé en France, à Lyon, en 1942, pour devenir secrétaire du résistant Jean Moulin, se souvient, dans ses Mémoires, que sa décision n'est alors pas bien comprise par son entourage...

**Edmond LABLÉNIE, professeur au Lycée Janson-de-Sailly (1940-44).
Témoignage tiré de Association des anciens combattants de la résistance de l'éducation nationale (éd.), Cinquante-huit récits de la résistance universitaire, deux brochures, Paris, Les Publications de l'A.C.R.E.N., 1948**



Parmi les fondateurs de la résistance scolaire parisienne, il y a Edmond Lablénie, professeur de lettres au Lycée Janson-de-Sailly. Celui qui allait bientôt diriger le Front national universitaire de la Résistance s'emploie, dès le printemps 1940, à organiser ce qu'il appelle des "Légions de la jeunesse" avec quelques-uns de ses élèves.

En juin 1940, face à la défaite, sa détermination à résister ne souffre aucune hésitation.

Le gaulliste Pierre LEFRANC, manifestation du 11 novembre 1940



Étudiant à Paris en 1940, Pierre Lefranc refuse la défaite et l'Occupation. Il fait partie des jeunes étudiants et lycéens qui bravent l'interdiction allemande de commémorer l'armistice de 1918 en défilant sur les Champs-Élysées le 11 novembre 1940.

Témoignage du 1^{er} janvier 2002. Archive de l'Institut National de l'Audiovisuel, enseignants.lumni.fr

Jean MOULIN, *Premier combat*, Paris, Gallimard, (1941) 1946



Chartres, 17 juin 1940. Les militaires allemands, tout juste arrivés en conquérants, exigent du préfet Jean Moulin qu'il signe un document attribuant la responsabilité d'un massacre de civils aux troupes coloniales françaises. Mais Moulin leur oppose le plus ferme refus.

Après avoir été d'abord molesté, il est conduit sur les lieux du crime, dans une ferme isolée.

Germaine TILLION, « Première Résistance en zone occupée Du côté du réseau "Musée de l'Homme-Hauet-Vildé" » (1958), *Esprit*, No. 261 (2) (Février 2000), pp. 106-124



Ethnologue française, spécialiste de l'Algérie, elle a 33 ans en 1940. Refusant immédiatement la défaite, elle s'associe avec d'autres proches et connaissances du monde savant à de premières actions de résistance. Incarcérée et déportée, elle survit au camp de Ravensbrück.

En 1958, elle se décide à rédiger ses souvenirs sous la forme d'un article scientifique très précis et rigoureux, précieux témoignage de ce que furent les débuts de la Résistance.

Introduction

1940. L'armée française s'effondre face à l'invasion allemande. L'historien March Bloch s'efforce de comprendre les causes de la débâcle.

Marc
BLOCH

Ces pages seront-elles jamais publiées? Je ne sais. Il est probable, en tout cas, que, de longtemps, elles ne pourront être connues, sinon sous le manteau, en dehors de mon entourage immédiat. Je me suis cependant décidé à les écrire. L'effort sera rude : combien il me semblerait plus commode de céder aux conseils de la fatigue et du découragement ! Mais un témoignage ne vaut que fixé dans sa première fraîcheur et je ne puis me persuader que celui-ci doive être tout à fait inutile. Un jour viendra, tôt ou tard, j'en ai la ferme espérance, où la France verra de nouveau s'épanouir, sur son vieux sol béni déjà de tant de moissons, la liberté de pensée et de jugement. Alors les dossiers cachés s'ouvriront ; les brumes, qu'autour du plus atroce effondrement de notre histoire commencent, dès maintenant, à accumuler tantôt l'ignorance et tantôt la mauvaise foi, se lèveront peu à peu ; et peut-être les chercheurs occupés à les percer trouveront ils quelque profit à feuilleter, s'ils le savent découvrir, ce procès-verbal de l'an 1940.

Je n'ai, par contre, jamais vu de près, moi-même, le combat. Avec la troupe, je n'ai eu que de trop rares contacts. Là-dessus, force m'est de m'en remettre avant tout, à d'autres témoignages, que j'ai été bien placé pour recueillir et peser. C'est assez, sans doute, sinon pour remplacer la vision directe, dont rien n'égale jamais, si les yeux sont bons, l'authenticité ni la saveur humaine, du moins pour justifier certaines réflexions. Aussi bien, nul ne saurait prétendre avoir tout contemplé ou tout connu. Que chacun dise franchement ce qu'il a à dire ; la vérité naîtra de ces sincérités convergentes.

Chapitre 1 : comprendre

Les témoignages des résistants de la première heure nous donnent à entendre les réactions face à l'exode, à l'armistice et à l'occupation de la France par les Nazis.

**Germaine
TILLION**

Quand je cherche à retrouver mes opinions d'alors, je me souviens d'abord du discours de Pétain sur la demande d'armistice.

ARCHIVE INA : Extraits de « Le maréchal Pétain commémore l'Armistice du 17 juin 1940 », 17 juin 1941, archive INA

**Edmond
LABLENIE**

[L']exode était beaucoup moins provoqué par la panique que par la conviction qu'une résistance s'organisait sur la Loire. [...] mais le découragement n'a vraiment commencé dans la masse de la nation qu'au moment où les pouvoirs publics ont ouvertement parlé d'armistice. [...]

**Pierre
LEFRANC**

On voyait la croix gammée flottée sur la Chambre des députés. Ça c'était quelque chose qui était complétement inacceptable. Non seulement on ne pouvait accepter la destruction de l'État, de la République française, mais on ne pouvait pas accepter la présence des autres qu'on n'avait pas invité à venir, qui s'étaient imposés chez nous et qui s'y installaient.

**Germaine
TILLION**

En 1940, c'était article de foi de croire non seulement inévitable, mais encore très prochaine la défaite de l'Allemagne.

Nous n'étions qu'une poignée en 1940, mais étions-nous déjà représentatifs d'une part importante de l'opinion française ? En ce qui me concerne, je l'ai cru dès le premier jour et il me semble qu'aucun de mes camarades n'a jamais mis la chose en doute devant moi. Mais, dans le cas contraire, qu'aurions-nous fait ? La même chose, je pense, en espérant que nos compatriotes finiraient par nous suivre. [...]

[L]e point de départ du recrutement a été souvent la rencontre de quelques vieux amis qui ont décidé de se revoir désormais régulièrement pour « faire

quelque chose ». Parfois aussi des gens qui se connaissaient peu se sont rapprochés, en constatant qu'ils réagissaient de façon identique, et certains se sont alors éloignés de leurs relations habituelles, dont l'attitude les a brusquement exaspérés. L'armistice a provoqué un clivage presque instantané de toute la société française et ce clivage n'a épargné aucun milieu.

**Edmond
LABLENIE**

J'étais renseigné sur Pétain et je pouvais renseigner les autres. Mais comment s'opposer avec de simples paroles au mythe du « Maréchal, vainqueur de Verdun, homme providentiel », qui, dans le cataclysme qui nous emportait, devait au moins « sauver les meubles » ! Nous étions bien peu, et bien faibles, pour lutter de front contre la campagne servile de tous les journaux.

**Germaine
TILLION**

En outre, les convictions ne sont pas le seul élément qui détermine à l'action tous les Français ont souffert de la défaite de 1940, beaucoup ont éprouvé de la honte à abandonner des Alliés en pleine guerre, ou bien ont eu horreur du monde nouveau qui se construisait sous leurs yeux – mais souffrance, honte et horreur ont été intolérables pour quelques-uns seulement, et ceux-là n'étaient pas nécessairement les mieux outillés au point de vue dialectique.

Chapitre 2 : refuser

Jean MOULIN, *Premier combat*, Gallimard, (1941) 1946



Des individus, seuls ou en groupe, meurtris par la défaite, heurtés dans leur conviction, horrifiés par ce dont ils sont témoins, refusent immédiatement de se soumettre aux exigences de l'envahisseur. C'est le cas du préfet d'Eure-et-Loir. Un certain Jean Moulin.

p. 98 – L'officier s'approche d'un hangar à main droite, au fond de la cour, et l'ouvre à deux battants : « Voici, me dit-il, en se tournant vers moi, voici nos preuves. »

Et d'un geste de la main, il montre, alignés côte à côte, neuf pauvres cadavres, tuméfiés, défigurés, informes, dont les vêtements déchirés et maculés permettent à peine de distinguer les sexes. Il y a plusieurs corps d'enfants. Chez deux ou trois des victimes, la convulsion des membres indique une agonie douloureuse.

Dans ce silence de mort, c'est une bien triste vision. Mais, j'en ai tant vu, hélas! Depuis un mois... des paysans tués à côté de leurs chevaux, des réfugiés carbonisés dans leur voiture, des femmes massacrées avec leurs enfants dans les bras... J'en ai tant vue que je n'ai pas grand'peine à maîtriser mon émotion.

Le nazi. - Voilà ce qu'on fait vos bons nègres. Et il me fait remarquer que ces cadavres sont bien ceux de femmes et d'enfants.

Moi. - Je ne conteste pas ce dernier point.

Le nazi. - Dans ces conditions, j'espère que vous ne ferez plus de difficulté à signer le protocole.

Moi. - De deux choses l'une : ou votre bonne foi a été surprise, ou c'est une effroyable mise en scène. Il ne fait pas être grand clerc pour voir que ces malheureux, dont le corps est criblé d'éclats, sont simplement victimes des bombardements.

Hélas ! J'ai trop parlé, trop bien découvert leur jeu macabre. Alors, avec des regards chargés de tout ce qu'un être humain peut contenir de haine, ils se jettent sur moi et, à plusieurs reprises, leurs poings s'abattent sur ma tête, sur mes épaules, sur ma poitrine.

Ramené à Chartres, Jean Moulin est interné pour la nuit aux côtés d'un soldat noir fait prisonnier.

p. 106-107 – Dans l'obscurité, le brave Sénégalais m'a cédé sa place sur l'unique matelas et s'est couché un peu plus loin. Je lui passe les couvertures car le sol est rempli de morceaux de verre provenant des vitres brisées pendant le bombardement.

Mais je ne peux prendre aucun repos. Tout à l'heure, le réveil placé sur la table du feldwebel marquait 1 heure du matin. Pendant sept heures j'ai été mis à la torture physiquement et moralement.

Je sais qu'aujourd'hui je suis allé jusqu'à la limite de la résistance. Je sais aussi que demain, si cela recommence, je finirai par signer.

Le dilemme s'impose de plus en plus : signer ou disparaître...

Fuir ? ... C'est impossible. J'entends le pas régulier des sentinelles, non seulement dans le couloir, mais aussi devant notre unique fenêtre.

Et pourtant, je ne peux pas signer. Je ne peux pas être complice de cette monstrueuse machination qui n'a pu être conçue que par des sadiques en délire. Je ne peux pas sanctionner cet outrage à l'armée française et me déshonorer moi-même.

Tout plutôt que cela, tout, même la mort.

La mort ?... Dès le début de la guerre, comme des milliers de Français, je l'ai acceptée. Depuis, je l'ai vue de près bien des fois... Elle ne me fait pas peur.

Il y a quelques jours encore, en me prenant, elle eût fait un vide ici, dans le camp de la résistance.

Maintenant, j'ai rempli ma mission, ou plutôt, je l'aurai remplie jusqu'au bout quand j'aurai empêché nos ennemis de nos déshonorer.

Mon devoir est tout tracé. Les Boches verront qu'un Français aussi est capable de se saborder...

Le drame de Chasselay

19 juin 1940, Chasselay, aux portes de Lyon : des tirailleurs du 25^e régiment de tirailleurs sénégalais sont faits prisonniers par l'armée allemande dont ils viennent de retarder l'avancée jusqu'à Lyon deux jours durant.

En 2019, des photos resurgissent. Nous voici, à notre tour, témoins de la scène...



Photo : Bruno Amsellem / Divergence pour « Le Monde »

Source des photographies en noir et blanc : coll. Baptiste GARIN. Publiées dans Julien Fargettas, *Juin 1940 – Combats et massacres en Lyonnais*, éditions du Poutan, 2020

Poème composé de fragments prélevés dans les textes improvisés par les élèves de l'atelier de l'Atelier Eloquence de 3^e, en novembre 2020

Ceci est un hommage

Pour des tirailleurs désarmés

Pour des héros désormais

Qui se rappelle de leurs visages, leurs visages las et fatigués ?

Pourquoi ne les voit-on qu'au moment de leur exécution ?

Exécution, c'est cela qui les attend

Les chars à l'arrêt dans un désert ou rien ne bouge

Qui se souvient des soldats blancs qui tirent,

Ces soldats tristement sereins, honteusement confiants ?

Qui se souvient de la fumée blanche des tirs

Qui tuèrent des Noirs dans la campagne, dans nos champs ?

Des pieds, des jambes, des corps

Leur identité s'est évaporée

Le silence règne, dans les champs, et hors champs

J'écris pour exprimer ma tristesse

J'écris pour dire, dans vos yeux, la détresse

J'écris pour clamer !

J'écris pour calmer.

Pour eux, morts près de nos vignes

Pour eux, dont les cris silencieux furent emportés par le vent

Ceci est un hommage à vous, Tirailleurs Sénégalais

Vous qui étiez cent quatre-vingt-huit quand les fusils fleurirent

Cent quatre-vingt-huit qui donnâtes votre cœur avant le temps

Cent quatre-vingt-huit étrangers, et nos frères pourtant.

Les herbes rouge sang repoussèrent,

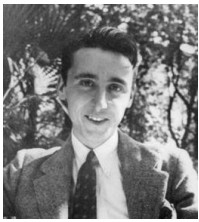
Le ciel sombre et gris redevint bleu

Désormais à Chasselay sous la terre,

Ils sont là, et nous aussi pour eux.

Pierre
LEFRANC

Alors quel est le premier réflexe d'un jeune devant une situation pareille ? C'est naturellement la révolte. Mais la révolte, pour un jeune de 17-18 ans qui n'a rien entre les mains, c'est pas tellement facile à organiser. Trouver des contacts, en parler aux voisins, c'est pas non plus très facile, on ne savait pas non plus à qui s'adresser. La plupart de ceux qui nous entouraient acceptaient et ne pensaient qu'à une chose c'était à reprendre ou à continuer leurs études.



Daniel CORDIER, *Alias Caracalla*, Paris, Gallimard, 2004

Daniel Cordier n'a pas encore 20 ans, mais déjà sa décision est prise : celui qui deviendra, en 1942, le secrétaire personnel de Jean Moulin, est déterminé à rejoindre l'Angleterre. Mais avant cela, il doit encore braver le défaitisme de ses amis...

[p. 46-48 - À Pau, il annonce sa volonté de gagner l'Angleterre à un couple d'amis, circonspects

« Avec qui veux-tu te battre ? La guerre est finie. »

Un instant, je vacille. Est-il possible que des amoureux traversent la catastrophe finale de l'histoire de France avec une telle insouciance ? [...]

[son ami Frédéric le questionne]

« Sais-tu au moins où tu vas ? » Je suis plus assuré : « Rejoindre l'armée française dans l'empire ». Qui te dit que l'empire va poursuivre la guerre ? La paix concerne aussi les colonies. La longueur de la traversée te fera débarquer là-bas après la signature de l'armistice. Tu auras bonne mine. Quant à moi, j'ai toujours eu peur du ridicule. »

Avec dédain, il refuse d'avance une invitation que je n'ai pas formulée. Je lui dis : « L'armistice n'est pas certain.

— Mais non, c'est fini, crois-moi. » [...]

Le temps presse. Je cherche un axiome irréfutable que me souffle *L'Action française* :

« Je n'ai pas envie d'être l'esclave des Boches.

— Qui te parle de ça. Nous ne sommes pas dépourvu d'atouts pour tenir la dragée haute aux Allemands [il ne dit pas les Boches]. Il y a des choses que le monde ne laissera pas faire à Hitler.

— Jusqu'à présent, le monde n'a pas fait grand-chose contre lui.

— Tu n'as pas répondu à ma question : Et si l'empire met bas les armes ?

— Eh bien, il y a l'Angleterre. Churchill a proclamé qu'il se battra jusqu'à la victoire. »

Il ricane : « C'est mot à mot les promesses de Paul Reynaud. Tu vois où nous en sommes.

— Oui mais les Anglais sont dans une forteresse.

— Peut-être, mais tu n'y trouveras aucun Français.

— Eh bien, je m'engagerai dans l'armée anglaise. »

Il s'arrête, interloqué : « Tu ferais ça, malgré Dunkerque ? Tu oublies qu'ils ont embarqué leurs troupes et abandonné les Français sur le sable, comme d'habitude. »

J'écume : » Eh bien, j'irai n'importe où, avec ceux qui continuent, au Canada, par exemple. » J'entends à nouveau son rire strident, presque inaudible : « Si tu tiens tellement à te battre, tu auras plus vite fait de t'engager dans l'armée allemande. C'est la seule qui se battra jusqu'au bout, et qui vaincra. »

Nous arrivons place Clemenceau. Il me serra brusquement le bras : « Je te fais marcher. C'est très chic ce que tu fais. Ça a du panache. »

Nous prenons une rue latérale, presque déserte. Il garde le silence. Puis, comme à lui-même : « Il y a des moments dans la vie d'un peuple où le patriote est celui qui témoigne avec sa peau : les volontaires de l'an II, les francs-tireurs de 1870, le 6 février 1934. »

Il hésite. L'ai-je convaincu ? Tandis que nous continuons à marcher, il se reprend : « Mais ce n'est pas pour moi. Nous n'avons qu'une vie. Combien de temps peut durer cette guerre ? Des mois, des années ? Il y a Caroline, mes études : je prépare Polytechnique. Je ne veux pas sacrifier ma famille ni ma carrière sur un coup de tête. La mort ne me fait pas peur, mais je ne veux pas rater ma vie. Même si l'empire et l'Angleterre s'obstinent, ils seront battus. Hitler est invincible désormais. »

Parvenue place Clemenceau, devant le bureau des TPR, nous nous serrons la main en silence et partons rapidement, lui vers Caroline, moi vers Domino.

Chapitre 3 : résister

ARCHIVE INA : Extraits de « Appel de De Gaulle à Londres du 22 juin 1940 », 22 juin 1940, archive INA

La première résistance se met en place. Germaine Tillion nous éclaire sur les premiers actes de cet engagement.

Germaine
TILLION

Je ne me souvins plus à partir de quelle date on a commencé à nous appeler gaullistes. Pas tout de suite, en tout cas, Gaullistes, nous l'étions cependant, en ce sens que nous avons considéré le général De Gaulle, dès le 18 juin 1940, comme « l'homme qui avait raison », plutôt « l'homme qui était du même avis que nous » - mais nous ne savions presque rien de lui, en dehors de la position qu'il avait prise, de son bref passage au ministère de la Guerre et des titres de ses livres (que peu d'entre nous avaient lus et qu'on ne pouvait pas se procurer).

[...] La résistance active a compté, à ses débuts, un très petit nombre de gens ; ce nombre s'est accru régulièrement de mois en mois, au fur et à mesure de la répression, sans jamais toutefois devenir considérable.

Des gens qui sont en relations amicales se sont tout d'abord confiés réciproquement les sentiments violents que le nouvel état de choses a provoqués en eux ; ils ont décidé de se retrouver pour en parler plus librement et pour arrêter une ligne de conduite ; puis ils ont cherché « la chose à faire »... [...]

Soldats évadés, qu'il fallait munir de faux papiers et de vêtements civils, Anglais à évacuer en zone libre, Juifs à cacher, puis (beaucoup plus tard) STO qu'on devait aider à passer au maquis – tout cela s'imposait en dehors des options délibérées.

Edmond
LABLENIE

Dès l'été 1940, le professeur Edmond Lablenie s'organise de son côté avec quelques élèves...

Pour s'opposer utilement à la propagande germanique et vichyste, une publication clandestine s'imposait. Composée de brèves maximes, destinées à contre-battre les slogans ennemis. Elle aurait l'avantage d'éviter le gaspillage de papier (difficile à trouver en grande quantité). En outre des maximes seraient plus faciles à retenir que de longs articles, et il fallait envisager que, par peur (l'incroyable peur de l'époque), de nombreux lecteurs déchireraient le papier aussitôt après l'avoir lu.

Enfin, montrer qu'à côté de la résistance extérieure il existait une résistance intérieure capable de s'organiser devait sans doute contribuer à redonner confiance à un peuple à qui les journaux rappelaient sans cesse sa condition de vaincu.

C'est ainsi qu'est né « Notre Droit ».

**Germaine
TILLION**

Un ou deux chefs étaient implicitement admis dans chaque « noyau » mais ils n'étaient pas nécessairement désignés. [...]

Pas de spécialisation non plus : chaque équipe a cumulé les activités et simultanément organisé des évasions, imprimé et diffusé des tracts, recueilli des renseignements, collecté et caché des armes.

Tout cela exigeait le secret, une organisation embryonnaire dont les membres se voyaient souvent, parlaient beaucoup, échangeaient des informations. Au fur et à mesure que le cercle s'élargissait, les informations se multipliaient. Qu'en faire ? Les plus débrouillards trouvèrent le moyen de les transmettre et ce furent les premiers réseaux.

**Edmond
LABLENIE**

Le papier était fourni par une employée chargée du rayon de papeterie dans un grand magasin, Melle O. Garde. L'imprimerie se composait d'une machine à écrire portative et d'un cadre à ronéoter, qui se manœuvrait à la main avec une extrême lenteur, mais du moins silencieusement, ce qui était un considérable avantage. Ma femme m'aidait dans ce travail d'impression, qui nous occupait chaque mois pendant plusieurs nuits. La diffusion était particulièrement réservée à un groupe d'anciens élèves, dont les plus actifs étaient Gratacap et Defaye, de Claude-Bernard, Blum, Bruker et Perrier de Janson, qui étaient dans le secret. Ils avaient chacun leur groupe de diffusion, qui distribuait les numéros au lycée, dans les salles de classe, et qui le soir, en ville, en plaçait dans les boîtes aux lettres, sous les portes, ou encore les affichait sur les murs. Deux commerçants, sans être dans le secret de la rédaction, un épicier, M. Plateau (qui ne devait jamais faire de marché noir) et un pharmacien de la rue Nicole, avaient de leur côté formé un circuit de distribution. Un certain nombre d'exemplaires étaient envoyés par la poste, mais il fallait prendre mille précautions pour ne pas se faire repérer, par exemple en déposant un trop grand nombre d'enveloppes semblables au même bureau.

**Germaine
TILLION**

Dès que la transmission est établie, le groupe qui la détient est amené à fédérer autour de lui le plus grand nombre possible de ces petits « noyaux » autonomes [...] Nous entrons alors dans une autre phase – la phase vraiment dangereuse – de la première résistance. [...]

En se reliant ainsi les unes aux autres, les équipes accroissaient leur part de danger. Nous en avons conscience, mais nous ne pouvions pas éviter ce péril si nous voulions accroître également notre efficacité. [...]

**Edmond
LABLENIE**

Il fallait aussi se méfier des dénonciateurs. Il y avait eu, à [un] moment donné, un peu trop d'allées et venues à la maison, et nous avons hébergé pendant quelque temps un prisonnier évadé. Mais il ne se produisait pas d'accident. Un jour seulement il y eut une alerte. Ma femme, qui sortait, vit des Allemands en train de monter l'escalier. L'appartement était plein de papiers imprimés installés sur le sol en train de sécher, et il n'y avait aucun moyen d'échapper. Les Allemands heureusement s'arrêtèrent à l'étage au-dessous, où ils allaient perquisitionner dans un appartement, dont les locataires, des Juives, venaient de s'enfuir dans la zone non-occupée.

**Germaine
TILLION**

Il est facile de mesurer le peu de chances que qu'on avait d'échapper à une arrestation ; mais il est trop simple d'accuser d'imprudance et d'inconscience les gens de cette première résistance : nous n'avions pas le choix. [...]

[N]ous n'avions pas l'expérience de ce genre de lutte – étudiants, ouvriers, commerçants, spécialistes du droit, de la médecine, de l'architecture ou de la recherche scientifique en ignoraient tout. Les anciens officiers de renseignements qui figuraient dans certains de nos groupes n'étaient pas, à ce qu'il m'a semblé, mieux armés que les autres pour la bataille que nous avons engagée : leurs sélections de renseignements étaient plus rationnelles, mais, pour nous faire prendre, nous étions tous à égalité, car c'est une chose d'être chasseur et une autre d'être chassé.

Lorsque l'usage de la torture se généralise chez l'ennemi, le danger de ces contacts s'accroît démesurément – mais démesurément aussi s'accroissent alors la cohésion et la valeur offensive du peuple opprimé. Et c'est l'ennemi qui perd le plus. [...]

Edmond
LABLENIE

Sous la signature de Max Delmont, qui devait être mon nom de clandestinité, le premier numéro de « Notre Droit » fut largement distribué à Paris dans la Jeunesse des Écoles, et il contribua sans doute dans les lycées, en particulier dans les trois établissements groupés à Janson, à créer l'état d'esprit qui permit, après l'arrestation de Paul Langevin, la manifestation du 11 novembre, première action de résistance en masse de la Jeunesse universitaire et du peuple français.

Pierre Lefranc, jeune étudiant parisien.

Pierre
LEFRANC

Nous avons envisagé très modestement de faire ce jour-là, devant les stèles qui sont dans toutes les facultés à la mémoire des professeurs morts pendant la guerre de 14-18, nous avons pensé faire une petite cérémonie du 11 novembre. Le recteur a naturellement été au courant de ce projet ; il a sans doute pensé que c'était dangereux, que ça ferait de la peine aux occupants, qui étaient si corrects et si gentils à ce moment-là ; si bien qu'il a finalement décidé de fermer les facultés. [...]

Alors nous qui préparions une petite manifestation – on n'imaginait qu'elle serait relativement discrète à l'intérieur des bâtiments – nous avons cherché un lieu significatif pour exprimer notre révolte, notre colère, notre refus de ce qui se passait. Naturellement ça été les Champs Élysées et la tombe du soldat inconnu.

On a commencé dans les sous-sols des facultés – moi c'était la faculté de Droit rue Saint-Jacques – à tirer un tract pour alerter les étudiants, et éventuellement les lycéens, pour qu'ils se rassemblent aux Champs Élysées le 11 novembre, et que, par leur présence, ils montrent leur attachement à la Nation et leur refus de la Collaboration.

Alors on s'est retrouvé – c'était un jour assez froid, assez triste, assez sombre – on s'est retrouvé sur les Champs Élysées un certain nombre. Alors combien, je n'en sais rien parce qu'il y avait quand même là une foule qui déambulait normalement, et puis il y avait aussi des soldats allemands, enfin il y avait beaucoup de monde sur les Champs Élysées. Savoir combien nous étions, c'est difficile. Mais enfin on a commencé à faire beaucoup de bruit, même si on n'était pas follement nombreux. On a commencé à casser des vitrines d'une formation de jeunes qui étaient pro-nazis [...] au bas des Champs Élysées. On leur a expliqué qu'ils n'étaient pas tout à fait dans la bonne voie, on a cassé leurs vitrines. Puis on s'est mis à monter, à chanter, à clamer le nom du général de Gaulle et à chanter la Marseillaise. Alors ça a duré comme ça relativement calmement pendant un certain temps. Et puis les

Allemands ont trouvé que ça suffisait ; comme il y avait des militaires allemands sur les Champs Élysées qui avaient été un tout petit peu bousculé, des voitures allemandes qui stationnaient-là qui avaient été légèrement secouées, comme on faisait d'habitude dans les monômes, ils ont trouvé qu'il fallait mettre fin à cette agitation et une compagnie en arme est montée de la Concorde vers l'Étoile pour faire évacuer les jeunes que nous étions, installés autour de l'Arc de Triomphe.

Alors là ils ont commencé à se déployer en arc de cercle, à marcher vers nous, et puis ils se sont mis à tirer, en l'air un peu, pas complètement en l'air, puis à lancer quelques grenades – et moi-même j'ai été blessé avenue Marceau par une grenade offensive qui m'a éclaté dans les jambes. Ce qui fait que j'ai boulé, j'ai été ramassé par les Allemands. Ils nous ont emmené, interné. On est resté trois semaines soit à la Santé – moi on m'a emmené à l'infirmerie de la prison de Fresnes pour me soigner ma jambe. Et puis au bout de ce temps-là ils nous ont relâché en nous demandant d'aller signer toutes les semaines au commissariat de Police pour être sûrs que nous ne partirions pas. Donc la première chose qui m'ait venu à l'idée, c'est de quitter la zone Occupée pour essayer de rejoindre la zone libre d'abord, et puis ensuite pour répondre à l'Appel du général de Gaulle en Angleterre.

« Le Petit testament »

Claude, si la guerre incertaine
Un de ces beaux matins m'emmène
Les pieds devant,
N'écris pas mon nom sur la terre
Je souhaite que ma poussière
S'envole au vent.

Pas d'étendard avec ma chiffe
Que l'officiel et le pontife
Taisent leur bec;
Vous-mêmes, ce matin d'épreuve,
Mes trois enfants, et toi ma veuve
Gardez l'oeil sec.

Pas un regret ne m'importune.
Je suis content de ma fortune.
J'ai bien vécu.
Un homme qui s'est rempli l'âme
De trois enfants et d'une femme
Peut mourir nu.

Veux-tu que mon ombre s'égaie
Qu'un canot à double pagaie
Porte mon nom,
Qu'il ait un mât, voile latine,
Le nez léger, l'humeur marine
Et le flanc blond.

Tu sais comment j'aimais la vie.
Je détestais la jalousie
Et le tourment.
Si les morts ont droit aux étrennes
Je veux qu'au bout de l'an tu prennes
Un autre amant.

(en mer, 12 juin 1940)